

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 MARS 1890

## SOMMAIRE

**TEXTE :** Entre-Nous, par Chs-M. Ducharme.—Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme.—Les écrivains de toutes les littératures : Le comte Léo de Tolstoï.—Le supplice du sel.—M. J. S. Bousquet.—L'océan, par Paul Durand.—Nos gravures : Le capt. Trivier ; Le duc de Montpensier ; Au nord du lac Winnipeg ; Le duc d'Orléans, sa fiancée et le duc de Luynes.—En fumant, par Raoul Renault.—La journée d'un reporter, par Gaston P. Labat.—Le mariage de Françoise, par Mathias Filion.—La banque du Peuple.—Choses et autres.—Récréations.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suisse), par Jules Verne.—Le Régiment (suite).

**GRAVURES :** Portraits : Le capt. Trivier, explorateur de l'Afrique ; Le duc de Montpensier.—Arrivée d'un voyageur à Norway, au Nord du lac Winnipeg.—L'arrestation du duc d'Orléans à Paris.—Statue de sir George Etienne Cartier.—Portraits : M. J. S. Bousquet, caissier de la Banque du Peuple ; Le comte Léo Tolstoï.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



\*\*\* J'ai toujours eu un faible pour les dilettanti poseurs.

Ne vous étonnez donc pas, si je me permets de vous infliger aujourd'hui, un petit croquis de ces intéressants personnages.

Ils sont si sincèrement épris de l'art de Beethoven que leur passion mériterait plus qu'une mention ordinaire : un ruban de papier par exemple, une médaille de savon, une statue de sel, si les statues n'étaient pas aussi difficiles à trouver chez nous.

Mais n'ayant qu'une méchante plume à ma disposition, les demoiselles et les messieurs qui appartiennent à la suprême gomme des dilettanti poseurs me pardonneront bien les proportions exiguës de la première pierre que j'apporte au monument qui les rappellera plus tard à la vénération des générations futures.

\*\*\* Et d'abord qu'est-ce qu'un dilettante poseur ?

C'est un monsieur, ou une demoiselle—ne m'accusez pas de lèse-galanterie—qui prétend aimer passionnément la musique et qui lui tourne le dos aussi souvent que le sentimentalisme l'exige.

Pourtant, à entendre le dilettante poseur, la musique n'a pas d'amant plus sincère que lui, il l'aime à la folie, il l'adore, elle est son culte, son idéal, il aimerait mieux passer la nuit blanche plutôt que de perdre une seule note du répertoire qu'exécute un grand artiste !

Autant de mots, autant de mensonges.

Menez le dilettante en question dans un salon où il y a une compagnie nombreuse, mettez un

grand artiste au piano et vous verrez que sa nuit blanche il la passera à chuchoter dans un coin avec quelques vis-à-vis de son calibre.

Parlent-ils musique ? Ah oui vous devez la deviner la musique dont ils parlent. Elle n'a que trois notes : *amour*, *cœur* et *pleur*, mais elle a autant de temps que le verbe *aimer* peut en avoir. Je vous fais grâce du reste.

Ainsi depuis le commencement jusqu'à la fin de la veillée nos dilettantis n'auront pas entendu une traître note, ils ne pourraient vous dire si on a joué des morceaux du Conservatoire ou des galops d'estaminet et cependant ils auront applaudi à outrance l'exécutant, lui adressant leurs félicitations d'une extrémité à l'autre de l'appartement, exaltant son talent, son génie et proclamant bien haut qu'ils sont dans le ravissement, dans l'extase !

Voilà comme ces comédiens achevés entendent le culte de la musique. Ils l'aiment, oui, mais en théorie et non en pratique, et seulement quand ils espèrent trouver quelques naïfs qui les prendront pour des dilettanti de bonne école.

Partout ailleurs Mozart, Chopin, Bach, Mendelssohn seront pour eux des vieux de la vieille, des mythes dont ils se moqueront comme de l'an quarante.

Et n'allez pas croire que les dilettanti poseurs soient des oiseaux rares.

Ils sont au contraire légion.

Si vous avez vos coudées franches dans nos cercles mondains, regardez autour de vous et leur nombre vous édifiera assez pour me dispenser de dresser ici une statistique par trop désolante pour nos salons.

\*\*\* Je vous laisse aux prises avec les dilettanti poseurs, et je passe à un projet qui ne peut qu'intéresser vivement tous les poètes présents et futurs.

Il s'agit de l'introduction de la poésie lyrique à l'école primaire.

L'idée appartient à un poète instituteur, et Charles Fuster, l'auteur des *Poètes du clocher*, a pris sur lui de la faire mousser, en exposant dans le *Semeur* de Paris, les avantages captivants de l'innovation.

Jusqu'ici les petits Français de l'école primaire—c'est un peu le cas de nos petits Canadiens—ne connaissent de la poésie, que la fable et le récit dramatique. Leurs poètes par excellence sont Florian, LaFontaine et Lachambeaudie. Ils n'en rencontrent pas d'autres dans les recueils qu'on leur destine.

M. Fuster admet qu'il y a maint chef-d'œuvre incontesté, mainte page exquise et sublime dans ces recueils, mais il voudrait y voir figurer aussi la fleur de la poésie pure, et par poésie pure il entend la poésie lyrique.

Il faudrait donc aux élèves des écoles primaires une anthologie donnant non plus seulement du Florian et du LaFontaine, mais du Lamartine, du Barbier, du Brizeux, du Vigny, du Desbordes Valmore, du Laprade, du Turquet, puis les plus belles perles lyriques des poètes de la Suisse, de la Belgique, de la Roumanie et du Canada.

“ Et alors, s'écrie avec conviction M. Fuster, nous l'aurions enfin l'anthologie désirée, celle qui fera connaître aux petits notre poésie moderne—la poésie toute pure et toute franche, non plus à moitié *prose*, comme la fable, ou à moitié *théâtre* comme le récit dramatique, mais fière de son indépendance, saluée pour sa valeur propre, aimée et comprise pour ce qu'elle est !

“ Et alors elle tomberait, cette prétendue et proverbiale indifférence du public en face de la poésie. Les plus anciens souvenirs sont les meilleurs. Que de strophes sonores vous chantent, qu'elles vous roulent dans la mémoire,—vous n'auriez jamais de dédain pour la “ chose ailée.” Vous y reviendrez, au contraire. Vous ferez, vous Français, ce qu'on fait en Angleterre, en Allemagne, sous les climats du Nord ; vous irez à la poésie comme à une charmeuse de veilles, à une rajeunisseuse de l'âge, à une consolatrice de la vieillesse ou de la douleur. Mais il faut qu'on vous l'ait amenée cette charmeuse, qu'on vous l'ait amenée venue dès les premières mélancolies de l'écolier boudeur. Peut-être les pédagogues ne seront-ils pas de mon avis : je suis orfèvre et vante un peu

l'orfèvrerie ; mais vraiment, c'est si beau, un vers généreux, c'est si bon un mot où le cœur a passé, et cela fait tant de bien quand on est triste, de s'en griser en y croyant.”

Comme on le voit M. Fuster fait valoir admirablement bien dans ces lignes, le beau côté de la médaille, mais elle a malheureusement un revers auquel il aurait dû donner un peu plus d'attention.

Son anthologie est une fort belle conception, elle serait d'une utilité incontestable aux élèves des classes supérieures, mais obtiendrait-elle réellement les résultats désirés dans les écoles primaires ? les pédagogues qui sont les premiers à être consultés dans la matière, l'accepteraient-ils tout d'abord sans récriminations ? les élèves mêmes seront-ils aussi peu réfractaires au sens du rythme et de la mélodie du vers que M. Fuster le prétend ? l'indifférence proverbiale du public tombera-t-elle enfin parce que les strophes ailées de Victor Hugo et de Lamartine auront plané sur la jeune génération ?

Voilà autant de questions qui demanderaient des développements beaucoup plus considérables que ce que le cadre de cet article peut embrasser.

\*\*\* Quel accueil feront les instituteurs à l'anthologie de M. Fuster ?

A part les instituteurs poètes vous devinez facilement que les autres ne lui feront pas trop belle façon.

Leur pitance est si maigre, ils éprouvent déjà tant de difficultés à graver dans la mémoire de bambins turbulents quelques fables ou quelques extraits dramatiques, qu'ils réfléchiront longuement avant de favoriser un projet qui vient rendre leur mission encore plus ardue et plus pénible.

Puis l'on connaît le penchant irrésistible de la plupart des instituteurs pour la poésie. S'ils s'écoulaient il y a longtemps que le seul nom de “ poète ” serait biffé des cadres de la littérature.

Si M. Fuster peut fléchir les instituteurs sa tâche est presque achevée. Là est le plus gros obstacle, la pierre d'achoppement la plus difficile à contourner.

Quant aux élèves il est clair qu'il y aura des réfractaires et en grand nombre. Tous ne goûteraient pas les mélodies de Vigny, les emportements de Barbier, les attendrissements de Brizeux et les rêveries platoniciennes de Laprade. Plusieurs n'y verront que du feu.

Mais soyons de bon compte et admettons que tout le petit monde des écoles primaires soit né sous l'étoile de la Muse, s'en suit-il que parce qu'ils auront savoué dès leur plus tendre jeunesse les sublimes beautés de la poésie moderne qu'ils échapperont à l'indifférence proverbiale de leurs pères pour la poésie ?

Nullement.

Nous savons trop bien ce qui se passe au Canada.

Il y a du Lamartine, du Valmore et du Turquet dans les recueils de nos écoles primaires, pas beaucoup, mais un peu. Sommes-nous moins indifférents au beau poétique pour cela. Non.

Bien plus que cela.

Vous verrez des étudiants rimer à tout bout de champ, accumuler sonnets sur sonnets, élégies sur élégies, épîtres sur épîtres ; vous croyez que la poésie n'aura jamais d'amants plus fidèles qu'eux. Laissez filer les ans, et votre rimeur enragé, devenu homme *pratique*, *gros bonnet* dans la finance ou dans sa profession, n'aura pas de termes assez expressifs pour rendre le mépris souverain qu'il éprouve pour ceux qui perdent un temps infiniment précieux à aligner des alexandrins.

Ce sont ces menus faits de la vie réelle qui me portent à ne voir dans le projet de M. Fuster qu'un beau rêve, un rêve dont il ne verra jamais la réalisation, ou du moins s'il la voit, elle ne sera jamais complète.

Que les pédagogues admettent son anthologie, que les élèves soient aussi dociles que possible—le gros du public restera impassible comme par le passé ; il pourra y avoir une amélioration notable du niveau intellectuel, un penchant plus prononcé pour les œuvres de la pensée, mais jamais une disparition complète de cette plaie attristante qu'on appelle : “ l'indifférentisme littéraire.”

C'est malheureux pour les poètes, pour ceux sur-